

SESSION 2015

---

## AGRÉGATION CONCOURS EXTERNE

Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
ANGLAIS

THÈME ET VERSION

Durée : 6 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB :** *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

## THÈME

Il était à peu près midi lorsqu'il atteignit le village où vivait Houellebecq, mais il n'y avait personne dans les rues. Y avait-il jamais quelqu'un, d'ailleurs, dans les rues de ce village ? C'était une alternance de maisons en pierres calcaires, aux toits de tuiles anciennes, qui devaient être typiques de la région, et d'autres à colombages, blanchies à la chaux, qu'on se serait plutôt attendu à rencontrer dans la campagne normande. L'église, aux arcs-boutants recouverts de lierre, portait les traces d'une rénovation menée avec ardeur ; manifestement, ici, on ne plaisantait pas avec le patrimoine. Partout il y avait des arbustes ornementaux, des pelouses ; des pancartes de bois brun invitaient le visiteur à un circuit aventure aux confins de la Puisaye. La salle culturelle polyvalente proposait une exposition permanente d'artisanat local. Il n'y avait probablement plus ici, depuis longtemps, que des résidences secondaires.

La maison de l'écrivain était située un peu en dehors du village ; ses indications avaient été exceptionnellement claires lorsqu'il avait réussi à le joindre au téléphone. Il avait fait une longue promenade en compagnie de son chien, lui avait-il dit, une longue promenade dans la campagne gelée ; il se réjouissait de l'inviter à déjeuner.

Jed se gara devant le portail d'une vaste longère en L, aux murs chaulés. Il détacha le coffret contenant son tableau, puis tira la poignée de la sonnette. Des aboiements éclatèrent aussitôt dans la maison. Quelques secondes plus tard la porte s'ouvrit, un grand chien noir, hirsute, se précipita vers le portail en aboyant. L'auteur des *Particules élémentaires* apparut à son tour, vêtu d'une canadienne et d'un pantalon de velours. Il avait changé, réalisa aussitôt Jed. Plus robuste, plus musclé probablement, il marchait avec énergie, un sourire de bienvenue aux lèvres. En même temps il avait maigri, son visage s'était creusé de fines rides d'expression, et ses cheveux, coupés très court, avaient blanchi. Il était, se dit Jed, comme un animal qui a revêtu son pelage d'hiver.

Un grand feu brûlait dans la cheminée de la salle de séjour ; ils s'installèrent sur des canapés de velours vert bouteille. « Il restait quelques meubles d'origine... » dit Houellebecq, « j'ai acheté les autres dans une brocante ». Sur une table basse il avait disposé des rondelles de saucisson, des olives ; il ouvrit une bouteille de chablis. Jed sortit le portrait de son coffret, le posa contre le dossier du canapé. Houellebecq lui jeta un regard un peu distrait, puis son regard se promena autour de la pièce. « Au-dessus de la cheminée il irait bien, vous ne trouvez pas ? » demanda-t-il finalement. C'était la seule chose qui paraissait l'intéresser. C'est peut-être bien comme ça, se dit Jed ; qu'est-ce qu'un tableau au fond, sinon un élément d'ameublement particulièrement onéreux ? Il buvait son verre à petites gorgées.

Michel Houellebecq. *La carte et le territoire*. Paris : Flammarion, 2010, pp. 255-256.

## VERSION

The great shapes of the hills, embrowned and glowing with the molten hues of autumn, are all about him: the towering summits, wild and lonely, full of joy and strangeness and their haunting premonitions of oncoming winter soar above him, the gulches, gorges, gaps, and wild ravines, fall sheer and suddenly away with a dizzy terrifying steepness, and all the time the great train toils slowly down from the mountain summits with the sinuous turnings of an enormous snake. And from the very toiling slowness of the train, together with the terrific stillness and nearness of the marvellous hills, a relation is established, an emotion evoked, which it is impossible to define, but which, in all its strange and poignant mingling of wild sorrow and joy, grief for the world that one is losing, swelling triumph at the thought of the strange new world that one will find, is instantly familiar, and has been felt by every one.

The train toils slowly round the mountain grades, the short and powerful blasts of its squat funnel sound harsh and metallic against the sides of rocky cuts. One looks out the window and sees cut, bank, and gorge slide slowly past, the old rock wet and gleaming with the water of some buried mountain spring. The train goes slowly over the perilous and dizzy height of a wooden trestle; far below, the traveller can see and hear the clean foaming clamors of rock-bright mountain water; beside the track, before his little hut, a switchman stands looking at the train with the slow wondering gaze of the mountaineer. The little shack in which he lives is stuck to the very edge of the track above the steep and perilous ravine. His wife, a slattern with a hank of tight drawn hair, a snuff-stick in her mouth, and the same gaunt, slow wondering stare her husband has, stands in the doorway of the shack, holding a dirty little baby in her arms.

It is all so strange, so near, so far, so terrible, beautiful, and instantly familiar, that it seems to the traveller that he must have known these people forever, that he must now stretch forth his hand to them from the windows and the rich and sumptuous luxury of the pullman car, that he must speak to them. And it seems to him that all the strange and bitter miracle of life—how, why, or in what way, he does not know—is in that instant greeting and farewell; for once seen, and lost the moment that he sees it, it is his forever and he can never forget it. And then the slow toiling train has passed these lives and faces and is gone, and there is something in his heart he cannot say.

Thomas Wolfe. *Of Time and the River*. A Legend of Man's Hunger in His Youth. New York: Charles Scribner's Sons, 1935, pp. 25-6.